L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE
PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abeille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Mercredi, 16 septembre, 1914.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	72	20
Midi	82	25
3 p. m.....	82	25
6 p. m.....	83	26

Psychologie de cette guerre

Il faut tenir compte des "impondérables."

Ceux qui ont vu la guerre de 1870 et qui assistent au début de celle-ci sont à même de faire une comparaison: les dispositions morales de l'armée et de la nation sont autres.

En 1870, dès la première nouvelle des défaites, une dépression morale, une sorte de résignation devant la fatalité se répandit dans tout le pays et parmi les troupes elles-mêmes: on se battait parce qu'il fallait se battre, mais on ne conservait guère d'espoir dans le succès final. Aujourd'hui, on ne veut pas accepter l'idée de la défaite, on lutte contre elle, si j'ose dire, et nos soldats sont animés d'une foi communicative, qui partant d'eux, a gagné tout le pays. L'armée et la nation savent, qu'en se battant pour la patrie et pour le droit, elles accomplissent un acte grave et que la moindre défaillance serait une sorte de trahison.

Il faut signaler à ce point de vue, une cause réelle des premières blessures qui nous ont été faites: il y a eu, au début, excès de confiance, excès d'entrain, un véritable péril dans l'élan fou qui précipita nos troupes sur l' "offensive."

L'offensive était une théorie affirmée, d'abord, par les états-majors et qui, donnant satisfaction aux aspirations du soldat français, devint comme un mot d'ordre répandu jusque dans le moindre détachement. Alors, il se fit une sorte de choc en retour qui remonta du simple soldat jusqu'à ses chefs. Parmi nos hommes à peine mobilisés, tous voulaient être à la frontière, et, sur la frontière, tous voulaient être en avant: l'attaque à la baïonnette devint le désir impérieux de toutes ces unités encadrées de la veille et que personne ne pouvait contenir.

Il y eut là des acets d'héroïsme individuels infiniment nombreux et pas toujours suffisamment contrôlés: les soldats entraînaient les officiers, et il semble bien que, tous ensemble, entraînaient les généraux. Les mitrailleuses allemandes fauchèrent cruellement les formations téméraires qui, dans leur élan, voulaient saisir l'ennemi corps à corps.

Ces jeunes soldats n'avaient jamais vu le feu. Peut-être eût-on pu les y habituer, les y entraîner peu à peu. La témérité elle-même a besoin d'un grain de sagesse: sinon elle devient inutile et même dangereuse.

C'est cette expérience du feu que nos troupes ont acquise, maintenant, à leur dépens.

Les premiers récits qui nous parviennent du théâtre de la guerre rendent sensibles cette action et cette réaction. Charleroi a été pris et repris six ou sept fois. Un tel acharnement est très caractéristique de la "manière moderne." Même les abattements, les défaillances qui suivent parfois des élans forcenés, s'expliquent par l'espèce de désillusion dont le contact avec des forces supérieures accable des bonnes volontés impuissantes.

Nos chefs ont à surveiller ces dispositions de très près: ils sont responsables du sang de leurs hommes. Qu'ils le ménagent, nous en avons besoin.

Une bataille de géants où l'ennemi a massé ses meilleures troupes, la garde impériale, les régiments du 1er corps, les troupes silésiennes et poméraniennes, a donné la mesure de nos forces de résistance. En les adaptant, maintenant, à une tactique plus prudente et qui ne se décidera à l'offensive que quand on la sentira solidement appuyée et soutenue, on tirera du soldat français tout ce qu'il peut donner; plus sagement ménagés, ces héros que sont nos enfants deviendront réellement invincibles.

De même pour la nation. Au frémissement qui la saisit quand on l'appela sur ses frontières, elle crut à la victoire prochaine; un système de "communiqués" un peu puérils ayant visiblement pour but "d'exalter son moral" et de "soutenir ses nerfs," l'entraîna vers de trop promptes espérances. Nous lui disions: "Ce sera dur," mais elle ne le croyait pas.

Elle le croit maintenant; or, elle n'a pas fléchi pour cela. Elle aussi, commence à s'habituer au feu. Les grandes batailles de Sambre-et-Meuse viennent de lui apprendre ce que sera cette guerre: longue, sanglante, douloureuse; et, pour exprimer toute ma pensée, on ne le lui dit pas encore assez. Il faut que tout le monde souffre... Eh bien! on souffrira!

C'est entendu, on n'aura pas raison, sans des semaines, des mois d'efforts et de patience, de cet ennemi redoutable. Il faut prendre le parti de le savoir fort, pour apprendre à lui résister comme il convient. Les premiers succès de ses meilleures troupes ne sont nullement décisifs. Charleroi pris et repris sept fois, des provinces menacées, des souffrances publiques et particulières, tout cela c'est le terrible jeu de la guerre.

Cependant sur son aire immense, les raisons d'espérer se manifestent: l'énergie des Belges, l'élan de nos troupes dans l'attaque, leur solidité dans la retraite, la supériorité de nos canons, les victoires des Serbes, l'entrée en ligne des Russes, et enfin, et surtout, la reconstitution morale de nos armées et surtout de notre pays que tant de fausses doctrines avaient affaibli, énervé, tourmenté.

En présence de la grave leçon des faits le fond robuste du trouvier et du citoyen se ressaisit. Merci à la guerre d'avoir restauré en nous l'esprit de la guerre, non seulement fait de vaillance, mais fait aussi d'endurance, de solidité et de ténacité.

GABRIEL HANOTAUX.
De l'Académie française.

Notes d'un Ignorant

SERVIR

Je ne saurais dire combien m'a plu cette nouvelle que nous avons donnée hier. Dans la paroisse de Saint-Servan, près de Saint-Malo, quatre prêtres étant mobilisés, il n'était pas facile d'assurer le service paroissial. Or, Mgr. Duchesne, dès avant la guerre, avait pris ses quartiers de vacances dans la vieille maison qu'il possède là-bas. Donc, il s'est proposé: le voilà maintenant vicaire, tout simplement vicaire, de cette petite paroisse bretonne.

Mgr. Duchesne, on le sait bien, est membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions, directeur de notre Ecole française de Rome, l'un des érudits les plus renommés et l'un des écrivains les plus illustres de l'époque; il a, dans l'Eglise, le rang de prélat. Comme tout le monde, en ce pays de dévouement, il a voulu servir; mais il donne un profitable et charmant exemple, en voulant servir modestement. Ce n'est pas que la tâche soit médiocre. On dit parfois que les médecins sont des confesseurs: en de tels jours, un confesseur n'est-il pas un médecin ? Car les âmes souffrent, comme les corps, et plus peut-être.

Humble vicaire à Saint-Servan, Mgr. Duchesne prouve qu'il ne s'agit pas de faste et, pour ainsi parler, d'éloquence dans l'action, mais tout simplement de réelle efficacité.

Sans critiquer personne, nous avons vu autour de nous un peu d'orgueil et, à l'occasion, comme un peu de puérile exubérance dans le zèle charitable. Avec des intentions excellentes, on est sorti du rang, quelquefois, pour revendiquer des grades flatteurs, des insignes superbes et des situations luxueuses parmi les troupes de la bonté. Si cela continuait, ces troupes seraient toutes en généraux et manqueraient de soldats.

Suivons avec bonhomie le conseil que nous offre tout bas Mgr. Duchesne. Il y a de la besogne pour chacun de nous; de la besogne utile; mais il faut consentir à travailler petitement, dans nos environs, sans bruit, sans éclat. Bref, il faut servir: ce n'est pas toujours commander. — B.

L'IMPETIGO FAISAIT TOMBER SES CHEVEUX

Il lui causait des souffrances terribles, et se développa sous forme de petites ampoules, laissant des marques sur la tête et causant une éruption toujours croissante qui rendait tout repos impossible.

2223 rue 15ème, N. W., Washington, D. C. — "Il y quelques temps; je souffrais terriblement d'impétigo. Ils se formèrent une quantité de petites ampoules qui firent des marques sur ma tête. L'infection en fut si prononcée que ma chevelure en fut complètement mangée, laissant un cuir chevelu sensible et irrité, tellement qu'après peu de temps des plaies se firent jour et s'étendirent formant après une semaine, une seule grande plaie. Les démangeaisons se faisaient si cruelles quelquefois, que je ne pouvais plus me reposer.

"Après trois mois de ce tourment, et après avoir essayé de nombreux remèdes différents, recommandés par des recettes ou par les docteurs, rien n'y fit, et quelqu'un eut l'idée d'essayer l'Onguent et le Savon Cuticura, dont nous nous servions dans la famille pour les bébés. Dès la première expérience, je sentis une amélioration, et après deux mois possédais une chevelure entièrement nouvelle. Un mois de plus de traitement finit de me guérir de l'impétigo." (Signé) Daniel W. Chase, 27 janvier 1914.

ECHANTILLONS GRATIS PAR LA POSTE

Pourquoi ne pas avoir une peau claire? Le Savon Cuticura pour vous en servir exclusivement et l'Onguent Cuticura, de temps en temps, vous donneront et conserveront la peau claire, sans boutons, têtes noires, rougeurs, rugosités et éruptions de toutes sortes si désagréables à la vue. Le Savon et l'Onguent Cuticura soient en vente partout. On enverra un échantillon de chaque gratis par la poste, avec notre livre de 32 pages. Adressez une carte-postale: "Cuticura, Dept. T., Boston."

Choses Vues, Choses Entendues

Devant la gare une foule énorme bavarde, s'agite, palpite. Mais les quais, si animés d'habitude, sont déserts. On n'y voit que deux jeunes femmes, dont l'une est évidemment la domesetique de l'autre. La domestique, assise sur un banc, a autour d'elle des paniers de bière et de vin. La patronne — une riche bourgeoise, une châtelaine peut-être — va et vient d'un pas martelé, impatient, sonore. Elle est fine, blanche, élégante. On devine qu'elle a mis ses vêtements les plus simples. Pas de chapeau, pas de bagues, pas de gants non plus. Mais peut-être eût-elle mieux fait d'en mettre. Ses mains si nettes et si fines, disent, en effet, qu'elle n'est pas du peuple et le disent plus clairement que ne l'eussent fait des dentelles, des franfreluches et des bijoux.

Le train a quelque retard; mais il arrive enfin. C'est un train militaire, bien entendu. Il emporte des tirailleurs algériens. Les voyageurs, réveillés brusquement, montrent leurs faces cuivrées. Ils plaisantent: ils chantent:

"Pan! Pan! l'Arbi!..."

Comme ils voient des femmes, leurs propos deviennent vite plus lestes et plus salés. Mais elle, la châtelaine, ne rougit pas. Tout s'épure, tout prend des accents d'épopée à l'heure où nous sommes. La châtelaine s'active le long des marchepieds. C'est elle qui verse:

— Bière ? Vin ?

Les hommes ont soif. Ils boivent silencieusement; puis, en manière de remerciement, ils montrent leurs dents blanches dans un sourire enfantin. L'un d'eux, cependant, s'écrie, dès qu'il a lampé son verre:

— C'est pas tout çà. Puisqu'y a des femmes, on voudrait bien les embrasser.

La châtelaine n'avait pas prévu cette requête. Elle hésite, mais pas très longtemps. Leste, elle monte sur le marchepier et dit:

— Allez-y, mon brave!

Et voilà que le turco hésite, à son tour, qu'il perd toute audace et que deux grosses larmes glissent sur ses joues halées.

— Excusez, m'dame, fait-il. C'était pour rire. Oui, pour rire. On sait qu'y a des distances, cré bon sang! N'empêche qu'on va leur en foutre sur le nez.

Le train part. La châtelaine sourit au tirailleur devenu très grave et qui salue à la militaire. Elle ne semble pas du tout choquée.

GRIFF.

Il n'y a que peu de temps encore, c'est à peine si une personne sur mille avait jamais goûté un soda cracker vraiment bon — tel qu'il sortait frais et croustillant du four.

Maintenant chacun peut connaître et apprécier la bonté et le croustillant des soda crackers fraîchement cuits sans avoir à se rendre au four du boulanger.

Uneeda Biscuit met la boulangerie à votre portée.

Un aliment avec lequel on peut subsister. De l'énergie pour l'ouvrier. De la force pour les chétifs. Donnez-en aux enfants.

Cinq cents.

NATIONAL BISCUIT COMPANY

LA GUERRE

[COMMUNIQUÉS]

Une lutte acharnée

PENDANT LA BATAILLE

La position des armées

Le ministère de la guerre exposait hier ainsi notre situation dans l'après-midi:

Nos armées, placées face à leurs objectifs, se sont ébranlées, avant-hier, prenant, partout, résolument l'offensive entre la Moselle et Mons. La bataille générale est maintenant complètement engagée et la parole n'est plus qu'aux combattants eux-mêmes.

Leur situation peut être résumée comme suit:

En Haute-Alsace, sur les Vosges et la Meurthe, l'ensemble des troupes est placé sous le commandement du général Pau. Ces forces tiennent le front précédemment indiqué qui n'a pas subi de modifications; Badonviller-Lunéville (occupée par les Allemands), Amance - Dieulouard (Meurthe-et-Moselle).

Une armée partant de la Woëvre Septentrionale (nord de Meurthe-et-Moselle) et se portant sur Neufchâteau (Luxembourg belge) attaque les forces allemandes qui ont défilé dans le grand-duché de Luxembourg et sur la rive droite de la Semoy, se portant vers l'ouest.

Une autre armée, partie de la région de Sedan, traversant l'Ardenne, attaque les corps allemands en marche entre la Lesse et la Meuse.

Une troisième armée, de la région de Chimay, s'est portée à l'attaque de la droite allemande, entre la Sambre et la Meuse. Elle est appuyée par l'armée anglaise, partie de la région de Mons.

La bataille.

3 heures.

Le mouvement des Allemands, qui avaient cherché à déborder notre aile gauche, a été suivi à pas, et leur droite se trouve donc maintenant attaquée par notre armée d'aile gauche en liaison avec l'armée anglaise.

De ce côté, la bataille se poursuit vivement depluis plus d'une journée.

Sur tout le reste du front, elle est aussi engagée avec le plus grand acharnement, et déjà les pertes sont sérieuses de part et d'autre.

A notre extrême gauche, un groupement a été constitué dans le nord pour parer à tout événement de ce côté.

LISTE DES NAVIRES DANS LE PORT

Mercredi, 16 septembre 1914.

Steamers.

Andromeda, Anvers, rue Mandeville.
Anglo Bolivian, ———, Chalmette.
Anna, Tampa, rue Robin.
Breslau, Brême, rue Market.
Burstad, Frontera, rue Press.
Cartago, Bocas del Toro, rue Thalia.
Chatham, ———, Bâton Rouge.
Chas. E. Harwood, Tampico, Quarantaine.
Commodore, Liverpool, rue Robin.
Comus, New York, rue St. Louis.
Civilian, ———, à Point.
Clara, Marseilles, à Point.
Colonian, ———, rue Celeste.
Coquet, ———, Quarantine.
Dunsley, ———, Quarantine.
Eocene et barge, ———, Bâton-Rouge.
Excelsior, Havane, rue Ste-Anne.
Georgia, Cuban ports, Point.
Helredale, Mediterranean ports, Point
Imperator, Frontera, rue Press.
J. Oswald Boyd, Tampico, Destrahan.
Madura, ———, à Point.
Maartensdijk, Rotterdam, Quarantine.
Marowijne, Belize, rue Thalia.
Mersario, ———, Quarantaine.
Mexico, Vera Cruz, rue Girod.
Mongenivro, Genoa, à Point.
Naperian, Westwego, rue St.-Louis.
North American, ———, Gretna.
Orleanian, Port Barrios, rue Pauline.
Oaxaca, Puerto Mexico, Quarantine.
Pan American, Port Arthur, Amesville.
Phidias, Anvers, Stuyvesant.
Rathlin Head, Dublin et Belfast, à Point.
Ravn, Belize, rue Thalie.
Republica Argentina, Anvers, rue Quatrième.
Romney, ———, rue Lafayette.
Senator, Bluefields, rue Press.
Silksworth Hall, ———, Quarantaine.
South American, Tampico, Amesville.
Standard, ———, Bâton-Rouge.
Stavangeren, Puerto Cortes, rue Press
Teresa, Marseilles, à point.
Turrialba, Port Limon, rue Thalie.
Virgil, ———, rue Peydras.
Wyvisbrook, Progreso, Quarantine
Yoro, Ceiba, rue Pauline.

LISTE DES NAVIRES PARTIS POUR LA NOUVELLE-ORLEANS

Sept 16 17 18 20

Santos.

Ss. Radburn, Jardine .....10 août
Ss. Austrian Prince, Birch.....14 août

Spezia.

Ss. Ceres, Messina .....24 juillet

Rotterdam.

Ss. Gorredijk, De Korsen .....29 août

Porto Rico.

Ss. Corossol, Baker .....8 sept

Déménagez-vous ?

Si vous déménagez cette saison n'oubliez pas de nous donner au moins dix jours d'avance pour que nous puissions déménager votre téléphone en même temps que vous.

Passez à nos bureaux aujourd'hui et signez l'ordre de déménagement.

CUMBERLAND TÉLÉPHONE ET TÉLÉGRAPH COMPANY, Inc.

HYDRO-(eau) THER (chaleur) MASS, (massage)

Procédés scientifiques de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 8 heures et tout le dimanche. $1.00 par traitement. Six séances pour $5.00. Chiropodiste, manicure. Dortoirs $1.00; $25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25 pour $10.00. Leçons de natation.
736 rue Gravier.
M. et MME ROBERT OSBORNE.
10 mai—1 an

WEAR THE ROBBERT
Ses montures sont sans égales
H. J. ROBBERT
OPTICIEN SPÉCIALISTE
205-207 rue Carondelet Phone Main 4870
7686—1an

Feuilleton de l'Abeille de la Nlle-Orléans

No. 29 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE

PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

Non, cela ne peut-être ainsi; je ne peux pas aller à ce bal. Je vais chez eux, tout de suite, leur dire qu'ils ne comptent pas sur moi. Une fois, au moins, je ferai comme je veux. Je ne suis tout de même pas une chiffe! Qu'ils désapprouvent et qu'ils se fâchent, cela m'importe peu. Au moins je serai délivré d'une torture ridicule.

Pierre regarda par le fenêtre. Il fait froid, pensa-t-il; c'est toujours ainsi a la fin de janvier.

Il sortit dans l'antichambre et mit sa pelisse et ses caoutchoucs montants, sans appeler le domestique.

Ce domestique ne le servait que depuis un an et demi; et Pierre n'avait pas eu le temps de s'habituer à lui; pour lui, il se gênait.

Dans la rue, il suivit à pied la Morskaïa. Je vais prendre une voiture, se dit-il, mais il ne se décida pas. Il ne rencontrait que des voitures de remise avec des cochers à la figure grave. Ils causaient à Pierre Pavlovitch de l'appréhension. Non, pensa-t-il, j'ira jusqu'à la Newsky, j'en prendrai une là-bas... il y aura moins de monde... ici ce n'est pas commode...

Mais sur le Newsky, il eut peur. Une crainte incompréhensible l'étreignit. Il lui semblait que le cocher n'entendrait pas distinctement ses paroles et élèverait la voix pour le faire répéter faisant ainsi retourner les passants.

— J'attendrai encore, murmura-t-il: j'aime mieux aller à pied.

Au même instant, il entendit derrière lui la sonnerie d'un tramway qui le rattrappait.

— Je vais le prendre jusqu'à la Liteinaia, réfléchit-il; et il se hâta vers le rail en courant et en cachant sa bouche derrière le col de sa pelisse pour ne pas prendre froid. Le tramway roulait vite; Pierre sauta sur la plate-forme où se trouvaient déjà deux petits vieillards, trébucha, et constata avec effroi qu'il avait perdu le caoutchouc du pied gauche. Il regarda en arrière et l'aperçut comme une tache noire dans la neige, près des rails. Des traîneaux l'avaient déjà touché. Le tramway, bruyant et sonnant, en éloignait Pierre...

Enfin, le caoutchouc disparut.

Pierre se troubla affreusement. Il avait froid au pied gauche; il avait peur de se refroidir. En même temps, il avait honte. Il pensait que ses voisins avaient remarqué et riaient de sa tenue. De plus, il était navré jusqu'aux larmes, parce que ses caoutchoucs étaient vieux, il les portait depuis cinq ans et s'y était habitué.

Repliant sa jambe, regardant confus de tous les côtés, il se reprochait de n'être pas descendu aussitôt après avoir constaté sa perte pour relever son caoutchouc et le remettre. Maintenant, comment faire? Il allait prendre froid lorsque, descendu du tramway, il irait à la recherche d'une voiture... Il prendrait froid certainement... Il avait froid, à présent, d'être resté sur la plate-forme; et, intérieurement, tout le monde devait rire de lui et voir sa position ridicule. Non, elle n'était pas ridicule, elle était affreuse!...

— Il y a une place de libre à l'intérieur, ne voulez-vous pas vous asseoir ? proposa le receveur.

Pierre s'effara, accablé et rougit à la pensée qu'il lui faudrait passer, avec un seul caoutchouc, devant les voyageurs assis.

— Non, dit-il, permettez-moi de rester ici... Je ne pourrais pas demeurer assis là-bas... Je suis malade, très malade...

Il avait un désir ardent d'être plaint. La figure du receveur lui avait paru pleine de bonhomie.

— Je voulais descendre à la Liteinaia, ajouta-t-il, mais j'irai jusqu'à la gare de Nicolas... Il y a par là plus de voitures et moins de neige, oui! J'ai peur de me refroidir...

Le deceveur remua la tête, un air indifférent sur sa figure niaise, et monta à l'impériale. Pierre Pavlovitch resta seul, le cœur serré, les larmes aux yeux. Il ressentait de la douleur et du dépit pour la perte d'un objet auquel était habitué.

— Tout est contre moi, balbutiait-il ce n'est pas la peine de vivre ainsi. C'est insupportable.

Près de la gare, quand le tramway s'arrêta, Pierre descendit et resta sur la voie, irrésolu, accablé. Enfin, il appela une voiture et partit pour la Serguieyskaïa.

En chemin, il ne put penser à autre chose qu'à la perte qu'il avait faite. Il lui semblait que son pied gauche était complètement gelé.

— A présent, je mourrai, murmurait-il; oui, je mourrai et tout le monde sera content. Personne ne me regrettera. Ils ne savent que me déranger et ils ne s'occupent pas des conséquences. Et que vais-je faire maintenant ? De pareils malheurs n'arrivent qu'à moi!

Il se réjouit en constatant que le portier n'était pas à l'entrée. Voilà quelqu'un qui ne le verrait pas au moins! Pierre Pavlovitch monta en boitant jusqu'au premier étage et sonna machinalement. Il avait complètement oublié pourquoi il était venu.

—La princesse est-elle à la maison ? demanda-t-il au domestique.

— Oui, Votre Excellence; la comtesse Froemel est avec elle.

— Demandez-la vite, je vous prie.

La princesse parut, l'air mécontent.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle. Si vous voulez me voir, entrez.

— Non, je ne peux pas, dit Pierre d'un ton navré, il m'est arrivé un malheur.

—Quel malheur ?

— J'ai perdu mon caoutchouc... gauche...

La princesse fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que ces plaisanteries ?

— Non, vraiment; j'ai perdu un caoutchouc... Je ne peux donc pas entrer ainsi, continua plaintivement Pierre Pétrovitch, en piétinant sur place.

— Mon cher ami, vous êtes un imbécile, dit Anna Alexandrovna, je ne vous l'ai jamais caché.

— J'ai perdu... Je prendrai froid, insista Pierre, déconcerté.

La princesse haussa les épaules: Ayez honte des gens. Entrez, ôtez votre pelisse. Si vous avez peur d'un refroidissement, il n'est pas difficile de remédier à cela.

Elle s'adressa au domestique: "Prenez le caoutchouc du prince Pierre Pavlovitch, allez dans un magasin et achetez-en une paire des mêmes, faites vite."

Pierre soupira et se résigna sans murmurer.

— Puis vous partirez, lui dit Anna Alexandrovna; n'oubliez pas que vous devez être au bal.

Elle retourna au salon. Pierre s'assit dans l'antichambre sur une chaise, s'attristant sur sa destinée.

— Est-il possible qu'elle puisse croire que les nouveaux caoutchoucs me consoleront! murmura-t-il mélancoliquement.

Une demi-heure plus tard, il retournait chez lui, mécontent de ses caoutchoucs neufs. Il lui semblait être l'homme le plus malheureux de la terre. Même les choses qui lui appartenaient complotaient contre lui.

Une huitaine de jours s'étaient écoulés depuis le départ de Génia. Deux fois déjà, Paul Petrovitch avait demandé: "Eh bien! et Génia ? Quand revient-elle ? N'y a-t-il pas de lettres d'elle ?"

— Non, répondait la princesse, ma sœur la gardera certainement chez elle.

En réalité, Ana Alexandrovna ne savait au juste si sa sœur était encore en vie. Elle l'avait vue en passant il y avait cinq ans, et elles ne correspondaient pas entre elles. Quand Génia était partie, la princesse ne s'était même pas donné la peine de lui demander ce qu'elle ferait si sa tante ne se trouvait pas à Moscou. Deux ou trois jours après la princesse y avait pensé; un instant, elle eut peur, puis se tranquillisa, — il n'y avait pas à en douter. Génia était chez sa tante, sans cela elle l'aurait fait savoir, elel serait revenue... Il n'y avait pas à s'inquiéter; Anna Alexandrovna n'avait peur que des questions de Serge; mais il était tellement occupé de Varia, qu'il n'avait pas le temps